

## Fiche technique

USA - 2002 - 2h

Réalisation & scénario :  
**Michael Moore**

Animation :  
**Harold Moss**

Image :  
**Brian Danitz**  
**Michael McDonough**

Montage :  
**T. Woody Richman**

Musique :  
**Jeff Gibbs**



## Résumé

A la North Country Bank, dans le Michigan, quand vous ouvrez un compte, on vous offre, en guise de cadeau de bienvenue, une carabine à choisir sur catalogue. Banquier et armurier : c'est le genre d'anecdotes authentiques dont Michael Moore raffole. Et l'une de ses multiples pièces à conviction dans le procès qu'il intente à une certaine Amérique, celle qui, accro aux armes à feu, considère qu'être armé relève de la plus élémentaire responsabilité, tandis que l'on tue aux Etats-Unis, en gros et en détail, plus que partout ailleurs dans le monde dit civilisé...

## Critique

Michael Moore, révélé en 1990 par **Roger et moi**, consacré il y a trois ans, par **The Big One**, s'est imposé comme une espèce de bulldozer du documentaire. Il n'aborde pas un sujet, il s'y jette tête baissée, avec

une conviction bétonnée qui n'a d'égal que son très tonique sens de la dérision. Ce **Bowling for Columbine** s'amorce donc par une séquence d'une ironie dévastatrice - est-il vraiment raisonnable, demande-t-il à la malheureuse employée de banque, de fournir le flingue avec lequel un braqueur risque d'attaquer illico la banque ? Mais c'est pour mieux entraîner le spectateur vers l'épicentre du film, une pure tragédie : un jour de 1999, à Littleton, Colorado, deux ados armés jusqu'aux dents ont abattu douze élèves et un professeur dans leur lycée, la Columbine High School, avant de se suicider. Pourquoi ? L'Amérique profonde a émis, via des bataillons d'"experts", des myriades d'hypothèses, désigné des boucs émissaires. Peine perdue : on n'a pas cherché où il fallait, tranche, avec son aplomb habituel, le trublion inépuisable. Michael Moore s'est lancé dans sa nouvelle campagne comme dans les précédentes - sans savoir exactement ce qu'il allait trouver, en se laissant surprendre par les rencontres de hasard. Il ne lui suffit pas de

débusquer les miliciens fascistoïdes et fiers de l'être. Le film passe insensiblement au contexte, cette Amérique de Bush (et avant lui, de Clinton, pas de jaloux...) qui chasse partout dans le monde tous les Satan imaginables. La violence d'Etat n'encourage-t-elle pas la violence individuelle ?

Attention, dans la philosophie "moorienne", l'esprit de sérieux est presque aussi "non grata" que les salauds épinglés. Le bonhomme use en virtuose - et abuse parfois - du document d'archive qui décape - on pense à ces pubs antiviolence destinées aux ados, d'une ahurissante bêtise. Mais il imagine aussi un époustouflant dessin animé façon **South Park** qui, en trois minutes trente chrono, retrace plus de deux siècles d'histoire américaine à l'aune de cette passion des armes qui a servi à résoudre - ou, plus sûrement, à aggraver - les conflits de classe, d'intérêts économiques, de race.

Il a des partis pris à défendre, le Moore engagé. Jusqu'à la mauvaise foi, à l'occasion : à qui fera-t-il croire, comme il s'efforce de le faire en une parenthèse languette et laborieuse, que le Canada voisin est un véritable paradis sur Terre ? Mais il trouve à mi-chemin une ligne de réflexion passionnante : il y a, aujourd'hui, une véritable culture de la peur, un virus inoculé par la télé, relayée par les hommes politiques, et qui conduit à la peur ultime, celle de l'homme noir.

On a vu des enquêtes plus rigoureuses, des raisonnements mieux articulés. Mais personne aujourd'hui n'a comme Michael Moore le talent d'appuyer avec pertinence et acharnement là où ça fait - vraiment - mal. Cela débouche sur les séquences-chocs de *Bowling for Columbine*. Comme la traque jusque dans sa propriété de Beverly Hills de Charlton Heston, dieu vivant de la NRA (National Rifle Association), la redoutable ligue de défense des armes à feu.

Certes on peut s'agacer au spectacle du Moore matamore, omniprésent à

l'écran. Il est bien rodé, son show de gros ours au coup de patte qui tue, et qui tourne en ridicule avec une jubilation communicative les puissants (ceux d'en haut) et les abrutis irrécupérables (ceux d'en bas). Mais sa méthode reste, finalement, d'une basique efficacité. (...)

Jean-Claude Loiseau  
*Télérama* n° 2752 - 12 octobre 2002

(...) **Bowling for Columbine** est souvent présenté comme un documentaire sur la circulation des armes aux Etats-Unis. C'est vrai qu'il y est question du commerce florissant des fusils d'assaut et de son incidence sur la vie quotidienne, celle des propriétaires d'armes comme celle des victimes. Mais, en deux heures, Moore traite aussi de (ou maltraite) l'impérialisme américain, du complexe militaro-industriel, de la paranoïa sécuritaire entretenue par les multinationales des médias, de la différence entre les Etats-Unis et le Canada et des attentats du 11 septembre 2001.

A l'origine de ce projet, il y a la tuerie de Columbine, deux lycéens du Colorado qui abattent douze de leurs camarades. Eric Harris et Dylan Klebold avaient choisi l'option bowling pour leur cours d'éducation physique, d'où le titre du film. Après être passé par une banque où l'on offre un fusil à répétition pour l'ouverture d'un compte, Moore se rend à Littleton, la ville des tueurs, et, avec une mauvaise foi magnifique, remarque qu'on y fabrique les missiles intercontinentaux américains.

Dans ses évocations expresses des péchés de l'Amérique, Michael Moore ne résiste jamais à la tentation de provoquer. Mais, dès qu'il a ouvert une porte, il s'empresse de la claquer au nez de son interlocuteur. On recommandera sans hésitation **Bowling for Columbine** à qui veut être conforté dans l'idée qu'il y a quelque chose de déréglé dans un pays qui a mis en prison un pourcentage significatif de sa jeunesse, tout en tolérant d'en voir une autre

partie décimée ou mutilée par les armes à feu.

En revanche, pour qui veut comprendre, la méthode Moore expose à la frustration. Son souci permanent d'intervenir en tant que personnage-metteur en scène empêche souvent d'entendre la parole des gens qu'il met à l'écran. Pour démontrer l'ignominie du grand capital, Moore emmène deux survivants de Columbine au siège de la chaîne de supermarchés K-Mart. Là, il proteste contre la vente libre de munitions pour armes d'assaut. En deux rendez-vous, l'affaire est bouclée. Terrifiée par les caméras, la direction cède et retire de la vente les munitions incriminées. On n'en jurerait pas, mais l'expression de Michael Moore au moment où la fin du combat est sonnée ressemble à de la déception. C'est que ce type d'accident ne rentre pas dans l'ordre des choses tel que Moore l'a décrit au début du film : tout événement est le produit des forces conjuguées de la droite républicaine, du grand capital et des médias. L'idée que ce mouvement puisse être contrarié, de l'extérieur ou de l'intérieur, semble insupportable à Moore.

D'ailleurs, pour trouver un contre-exemple à Columbine (la tuerie est survenue dans un Etat qui autorise la libre circulation des armes), Moore préfère le Canada à un Etat qui réprime le commerce des armes. Son excursion au nord du lac Ontario est l'un des deux grands moments du film. Pour une fois, Michael Moore s'interroge, laisse un peu de champ aux gens qu'il rencontre. Sa question est simple : qu'est-ce qui empêche les Canadiens de s'entre-tuer ? Il admet qu'il y a assez d'armes dans le Dominion pour faire concurrence aux Etats-Unis, remarque que la composition ethnique des deux pays n'est pas fondamentalement différente et que, pourtant, les adolescents ne semblent pas faire preuve de la même fascination pour la violence. Au bout du compte, son interrogation reste entière, mais elle est finalement plus éclairante que les

réponses lapidaires qu'il apporte au long du film.

L'autre sommet de **Bowling for Columbine** a été tourné à Hollywood avec l'une des plus grandes vedettes de l'histoire du cinéma. Se prévalant de son adhésion à la National Rifle Association (association des propriétaires d'armes à feu, lobby parlementaire et économique), Moore s'introduit dans la résidence de Charlton Heston, porte-parole de la NRA. Le documentariste évoque alors le cas d'une très jeune enfant, tuée d'un coup de feu par un camarade de six ans. Le désarroi du vieil homme – que l'on a vu plus tôt tonner contre les partisans de restrictions à la détention d'armes à feu – fait presque peine à voir. Parce qu'il le filme longtemps, parce qu'il le laisse exister tel qu'en lui-même devant sa caméra, Michael Moore touche alors directement à l'absurdité de cette histoire d'armes à feu, à la sincérité aveugle des partisans de leur libre circulation. Et c'est finalement en laissant la parole à l'adversaire plutôt qu'en faisant le malin devant la caméra qu'il triomphe.

Thomas Sotinel

*Le Monde Interactif - 9 septembre 2002*

(...) Le goût affirmé du spectacle, le sens de l'autopromotion et de la mise en scène, le côté rouleau compresseur des argumentations finissent par agacer. Les anti-Michael Moore se font entendre de plus en plus ouvertement. Depuis **Roger et moi**, nombre de ses concitoyens de Flint, comme le président d'un groupe de réflexion sur la réhabilitation de la ville, lui reprochent une technique qui tient plus du docu-fiction que de l'investigation : "Dans certaines scènes, dit Tim Herman, Moore affirme filmer des maisons de Flint en ruines alors que ces immeubles se trouvent à Detroit... Les habitants n'ont pas beaucoup apprécié." Ce n'est pas son "message" qui est mis en cause mais ses approximations, les raccourcis qu'il emprunte, les libertés

qu'il s'accorde. Les critiques les plus virulentes viennent d'ailleurs souvent de son propre camp. "C'est une grande gueule, égocentrique et pas drôle. Pourquoi la gauche a-t-elle besoin de Michael Moore ? demandait dernièrement un journaliste du site Salon Magazine. A l'époque de **Roger et moi**, nous ne demandions qu'à soutenir une voix populiste singulière [...]. A présent, beaucoup d'entre nous en ont assez."

Sur un site de critique des médias (spin-sanity.com), un autre journaliste démonte l'argumentaire développé dans le livre "Mike contre-attaque" pour mettre en lumière la légèreté avec laquelle Moore jongle avec les chiffres, les sources d'information et les faits afin de faire tenir ses démonstrations. "C'est n'importe quoi, rétorque Moore, ce ne sont que des règlements de compte personnels." Il est tout aussi expéditif quand on lui demande pourquoi il n'aborde pas - dans son film et dans son livre - une culture de la violence qui a infiltré la communauté noire américaine, jusqu'à voir les deux principales stars du rap des années 90, Tupac et Biggie, s'entre-tuer. Pourquoi, dans un contexte aussi complexe, utiliser de très discutables raccourcis (ce sont les Blancs qui ont initié la violence, donc ce sont eux qui la perpétuent). "J'ai voulu montrer que le simplisme est du côté de ceux qui voient le Noir comme la cause de tous les maux !" s'agace-t-il. Et ceux qui lui reprochent de jouer à l'homme du peuple, de reconduire l'image du bon gars de Flint traînant le même vieux sac en plastique dans ses films, alors qu'il vient de négocier un contrat de 3 millions de dollars pour une adaptation de son livre en dessin animé et qu'il habite un luxueux appartement à New York ? Ils sont évacués avec la même exaspération : "Oui, je suis populiste parce que je viens du peuple. J'ai toujours voulu gagner de l'argent. Je ne vois pas où est le mal. C'est une critique de petits-bourgeois. Jamais je n'entends ça chez les ouvriers..."

La critique l'énerve manifestement, et il la retourne en pointant un complot des élites qui tirent les ficelles du pouvoir médiatique. Il s'est ainsi récemment offusqué de la non-sélection de son film au festival de New York, qui commence ces jours-ci. "Ils ont peur de montrer mon film, écrit-il sur son site. "Décision politique", m'a-t-on dit. Trop "populiste"... Mon film, qui a été accueilli à Cannes et dans tous les festivals de la planète, ne sera pas présenté à quelques mètres de l'endroit où il a été monté, à soixante-dix-sept pâtés de maisons de Ground Zero [...] ! Il est triste de voir ce festival trembler devant les caprices de modernistes qui, comme leurs homologues de Hollywood, président à la démolition d'une grande forme artistique." Richard Peña, directeur du festival, pense, lui, que "le message de Michael Moore passe mieux sur les formats courts, comme les sketches, que dans un long métrage. Il faut attendre un peu et voir comment sa personnalité évoluera. Son œuvre est tellement centrée autour de lui qu'elle peut en devenir fatigante. Il faut voir comment il répondra à cette question fondamentale : OK, le public me connaît ; que faire de cette intimité, comment l'utiliser de manière constructive ?".

Il y a fort à parier que rien de tout ça n'entamera l'énergie phénoménale du bonhomme. Il est déjà prêt à repartir bille en tête et annonce le sujet de son prochain documentaire : "Comment l'Amérique a changé depuis le 11 septembre..."

Laurent Rigoulet

avec Olivier Pascal-Moussellard  
aux Etats-Unis

*Télérama n° 2752 - 12 octobre 2002*

## Entretien avec le réalisateur

*Qu'attendez-vous de la sortie de **BOWLING FOR COLUMBINE** en France, et comment a réagi le public américain au Festival de Telluride, dans le Colorado, qui a été la première projection du film aux Etats-Unis ?*

Tout d'abord j'espère que les gens iront voir le film et se diront juste qu'ils ont passé deux heures à regarder un grand film. Parce que c'est pour ça que je l'ai fait, pour que les gens qui le voient passent un bon moment. Et puis j'espère que quelques personnes quitteront les cinémas en réfléchissant aux problèmes que je soulève dans le film, et prendront peut-être ça comme un avertissement. Du moins pour vous en France, pour que vous ne deveniez pas comme nous les Américains, et que vous fassiez attention à ça. A Telluride, la réaction du public a été très bonne, très forte, très positive, mais je pense que ça va être dur pour certains Américains de regarder le film.

*A Cannes, pendant les projections, les gens riaient beaucoup en voyant le film, peut-être parce que tout ce que vous montrez semble complètement fou... Est-ce une réaction à laquelle vous vous attendiez ?*

Oui, absolument. C'est vrai que ce que je montre peut paraître bizarre, comme le fait qu'on vous offre une arme dans certaines banques quand vous ouvrez un compte. Le film est une comédie sur une tragédie, et c'était mon intention en le faisant, parce que pour le public je pense que c'est trop dur de rester assis et d'être frappé par des images choc et tristes qui se succèdent pendant deux heures. Je ne voulais pas que les gens quittent les cinémas paralysés par la tristesse. Je voulais qu'ils sortent en colère.

*Depuis que vous avez fini le film, y a-t-il d'autres choses qui vous ont étonné*

*concernant la course aux armes aux Etats-Unis ? Vous êtes plutôt optimiste ou pessimiste pour l'avenir ?*

Plusieurs choses m'ont étonné. La principale, c'est qu'il y a 7 millions d'armes au Canada, et que les Canadiens ne se tirent pas les uns sur les autres. Pourquoi ça ? Pourquoi ne se tuent-ils pas les uns les autres avec le nombre d'armes en circulation ? C'est une chose qui me fascine... Je pense que c'est parce qu'ils font partie d'une société où les gens s'occupent les uns des autres, ce que nous ne faisons pas aux Etats-Unis. Et comme nous ne le faisons pas, nous avons créé une culture de violence, avec beaucoup de désespoir, de colère. Tout le monde a envie de se taper dessus. Pour le futur, je suis un peu optimiste, mais j'ai bien peur que ce soit trop tard pour l'Amérique. En revanche, ce n'est pas trop tard pour la France, si vous êtes vigilants.

*Récemment, en France, un lycéen de 17 ans a tué une de ses amies de 15 ans, et a déclaré que c'était parce qu'il avait vu **SCREAM** en vidéo. Qu'en pensez-vous ?*

Je pense que ce n'est pas à cause du film qu'il l'a fait. Il y a toujours eu, et il y aura toujours des gens qui deviennent fous. Ça arrivera sûrement encore. C'est impossible d'empêcher les gens de devenir fous, en revanche on peut empêcher les fous d'avoir un libre accès aux armes. Je ne pense pas que la violence au cinéma ou à la télévision soit le cœur du problème. Il y avait aussi de la violence chez Shakespeare, dans «Hamlet» et dans «Macbeth».

L'idée forte du film, c'est cette paranoïa des Américains, qui ont l'impression que l'ennemi est partout, peut frapper n'importe quand.

*N'a-t-on pas franchi un pas supplémentaire après les attentats du 11 septembre 2001 avec la peur du terrorisme, et quelle est votre position sur une intervention américaine en Irak (Ndlr : l'interview a eu lieu le 16 septembre) ?*

Depuis le 11 septembre 2001, on a basculé dans quelque chose qui n'est plus de l'ordre du local mais du mondial. En l'espace d'un an, on est passés d'un seul ennemi, Ben Laden, aux Talibans, et maintenant c'est Saddam Hussein. Qui sera le prochain ennemi ? Karl Zéro ? (rires). Je suis totalement opposé à une action militaire en Irak. Bush repousse nos limites, comme il l'a toujours fait. Il ment à propos de ça, parce qu'il n'y a aucune preuve sur l'existence de ces armes. Où est la preuve ? Qu'on me la montre ! Heureusement, les Américains ne suivent pas à 100% ce qu'il dit. La majorité des Américains ont dit que si la France et l'Angleterre n'approuvaient pas cette action, ils ne la soutiendraient pas. Donc merci à messieurs Blair et Chirac de ne pas tendre la main à monsieur Bush.

Propos recueillis par Stéphanie Thonnet  
[www.mcinema.fr](http://www.mcinema.fr)

## Filmographie

<b>Paradise, Hawaiian style</b>	1966
Paradis hawaïen	
<b>M. Deathman</b>	1983
Le liquidateur	
<b>Roger and me</b>	1989
Roger et moi	
<b>Canadian Bacon</b>	1995
<b>The Big One</b>	1999
<b>Bowling for Columbine</b>	2002

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°497/497, 500  
Cahiers du Cinéma n°572, 573  
Cinéastes n°8

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)